

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

153 | janvier-mars 2000

Observer Nommer Classer

Jean-Luc Jamard, Anie Montigny, François-René Picon, s. dir., avec le concours de Sonia Fitoussi,
Dans le sillage des techniques. Hommage à Robert Cresswell

Paris, L'Harmattan, 1999, 573 p., bibl., index, ill., pl.

Jean-Pierre Digard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2631>

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 323-328

ISBN : 2-7132-1316-9

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-Pierre Digard, « Jean-Luc Jamard, Anie Montigny, François-René Picon, s. dir., avec le concours de Sonia Fitoussi, *Dans le sillage des techniques. Hommage à Robert Cresswell* », *L'Homme* [En ligne], 153 | janvier-mars 2000, mis en ligne le 24 novembre 2006, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2631>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

Jean-Luc Jamard, Anie Montigny, François-René Picon, s. dir., avec le concours de Sonia Fitoussi, *Dans le sillage des techniques. Hommage à Robert Cresswell*

Paris, L'Harmattan, 1999, 573 p., bibl., index, ill., pl.

Jean-Pierre Digard

- 1 La notoriété de Robert Cresswell n'est à la hauteur ni de son œuvre scientifique ni de son rôle institutionnel et pédagogique. Cette notoriété a en effet pâti de deux handicaps. Le premier tient à sa spécialité principale, la technologie culturelle ; celle-ci a beau figurer depuis plus d'un demi-siècle parmi les originalités de l'ethnologie française, son objet – les techniques – lui vaut d'être encore considérée, par certains beaux esprits de l'anthropologie, au mieux comme quelque lointaine parente provinciale, inévitable mais peu décorative, au pire comme une sorte de souillon vouée aux travaux subalternes. Le second handicap de Cresswell réside dans sa modestie et son dévouement naturels : le temps que d'autres consacraient à la promotion des produits d'une table de travail à laquelle ils n'avaient plus guère le loisir de s'asseoir, lui l'utilisait à la fondation et à l'animation de l'équipe « Techniques et culture » et de la revue du même nom, ainsi qu'à son enseignement et à l'orientation de ses nombreux thésards (le mot « direction » s'accorde mal avec la personnalité de Cresswell). Il faut donc se réjouir de l'hommage mérité que ses amis et disciples rendent aujourd'hui à Robert Cresswell, à l'ethnologue, mais aussi et surtout à l'homme qui, selon la jolie formule des responsables du volume, « sait donner sans en avoir l'air ».
- 2 L'ouvrage comprend vingt-trois contributions, classées – à égalité, comme pour ne pas heurter les sensibilités de Cresswell – selon l'ordre alphabétique, et suivies d'un entretien du dédicataire avec Jean-Luc Jamard et d'une bibliographie de ses travaux. On me permettra, dans ce compte rendu – critique par destination –, de ne pas m'en tenir à ce

classement. Toutes les contributions ne me semblent en effet pas pouvoir être mises sur le même plan.

- 3 L'amitié et/ou l'admiration qui les ont dictées étant mises à part, certaines n'ont de rapport avec Cresswell que dans la mesure où elles traitent, d'une manière ou d'une autre, de sujets qu'il a lui-même peu ou prou abordés – n'oublions pas, en effet, qu'il ne s'est pas intéressé qu'aux techniques (voir, par exemple, ses travaux sur la parenté arabe) – ou de terrains qu'il a lui-même fréquentés (principalement l'Irlande, le Liban et le Maroc).
- 4 C'est ainsi que Béatrice Lecestre-Rollier analyse les différents niveaux de fonctionnement de la justice au Maroc (médiation, justice coutumière locale, justice étatique) et les enjeux sociaux et culturels (pérennité des valeurs traditionnelles dans un contexte de renoncement à la justice coutumière) révélés par un cas de conflit foncier dans une société berbérophone de l'Atlas. S'intéressant aussi à un point de droit foncier, l'indivision, mais en Corse, Georges Ravis-Giordani recherche la signification de la persistance et du nombre, particulièrement élevé, des indivisions dans l'île (alors que nombre d'héritiers ont émigré ou sont même inconnus). Contrairement à la Provence, par exemple, où les transmissions privilégient un héritier unique, la Corse pratique le partage égalitaire entre les fils (parfois du vivant du père) et la dotation des filles : l'indivision fonctionne comme remède au morcellement. Par ailleurs, l'émigration massive que l'île a connue depuis la fin du XIX^e siècle aurait dû réduire le nombre des ayants droit ; or l'indivision continue de régner sur une Corse privée de ses forces vives : c'est que, selon le mot de Moro-Giafferi, « un Corse ne s'exile pas, il s'absente ». Toujours à la frontière du droit et des pratiques, François-René Picon livre une fine et exacte réflexion sur le thème de l'hospitalité comme système généralisé d'échange et de pouvoir, et comme principe organisateur, notamment dans les sociétés nomades, exposé du thème qui est malheureusement suivi d'une variation et d'un final quelque peu obscurs...
- 5 Entrons maintenant dans le domaine des techniques avec la description fouillée, par Anie Montigny, des courses de dromadaires au Qatar, activité récente (bien que créditée d'une forte valeur identitaire) qui donne lieu à un élevage et à un dressage spécifiques (fortement influencés par ceux des chevaux de course), ainsi qu'à un savoir déconnecté de l'instruction scolaire et des nouvelles activités économiques, mais détenu par une majorité de jeunes. Christian Coiffier étudie les processus cognitifs qui président à la dénomination des objets (outils en métal, photographies) ou végétaux (manioc, maïs, tabac) nouvellement introduits chez les Iatmul de Papouasie Nouvelle-Guinée par échange ou emprunt à d'autres peuples (occidentaux notamment). Henri Raulin tente, en trente pages, une typologie des maisons paysannes d'Europe fondée sur la structure du bâti et sur la disposition des bâtiments d'habitation et d'exploitation agricole. Quant à Marie-Alexandrine Martin, elle dresse un inventaire d'éléments de vocabulaire botanique khmer, assorti de huit planches de dessins, inventaire minutieux mais exclusivement descriptif, et dont on ne saisit pas bien, à vrai dire, l'intérêt ethnologique.
- 6 Cette critique ne concerne pas les contributions qui ont en commun de s'intéresser plus ou moins explicitement à l'articulation techniques/culture, paradigme en quelque sorte emblématique de l'œuvre et de l'« école » (pour dire bref) de Robert Cresswell. Comment, en revanche, ne pas s'étonner qu'après tant de temps il soit encore utile, voire nécessaire, de plaider en faveur du caractère culturel des techniques : n'est-il pas déjà admis par tous que les faits techniques sont des faits sociaux ?

- 7 Pour ceux qui n'en seraient pas encore convaincus, Marie-Noëlle Chamoux montre que des gestes aussi banals que ceux de la coupe aux ciseaux varient d'un lieu à un autre, d'une population à une autre, y compris au sein d'un même pays (ici le Mexique), servant, dans chaque cas, à la « réalisation d'un projet culturellement déterminé » (p. 62). La liaison entre techniques et culture est encore mise en évidence par Jean-Dominique Lajoux à travers l'évolution des types de moulins à grain, notamment des moulins verticaux vers les moulins horizontaux, évolution conditionnée par l'invention de l'anille (à partir du XVI^e siècle en France, avec pleine expansion au XIX^e siècle) ; par Françoise Cousin à travers les significations sociales et culturelles de la forme et de la couleur des vêtements au Rajasthan ; par Sophie Clément-Charpentier et Pierre Clément en ce qui concerne la maison lao comme langage et, plus largement, l'habitation comme expression de la culture des minorités ; par Aliette Geistdoerfer dans l'action de « penser, lire, écouter la mer » comme « technique du corps et de l'esprit » ou, à la fois, comme nécessité professionnelle (les terriens, eux, ne voient rien parce qu'ils n'ont rien à voir) et comme sens de la vie des marins.
- 8 Dans ce deuxième ensemble, trois contributions témoignent, me semble-t-il, d'une ambition épistémologique qui manque quelque peu aux précédentes. Les archéologues, aiguillonnés par la ténuité des traces laissées par les sociétés depuis longtemps disparues qui sont leur lot quotidien (à la différence des ethnologues, que l'abondance de leurs matériaux semble parfois porter à la somnolence), se montrent très attentifs à la rigueur et au rendement analytique de leurs instruments de recherche. Ce n'est donc pas un hasard si la palme revient ici à deux contributions, pourtant fort différentes, de préhistoriennes. S'étonnant de trouver dans les matériaux lithiques abandonnés par les occupants de l'abri de Tomayoc (phase II, 3900-3500 B. P., Puña de Jujuy – Argentine) aussi bien des pointes de projectiles qu'une masse de matière lithique percutée de façon visiblement incohérente, Claudine Karlin démontre que cette disparité correspond à l'« activation de compétences dans un contexte soumis à variations » (qualité de la pierre, dimension des galets...), activation résultant elle-même d'un comportement d'« évaluation/adaptation » (pp. 252-253). Nul doute que les ethnologues trouveront à prendre de la graine dans cette contribution exemplaire, où le souci didactique rend la rigueur aisément digestible au non-spécialiste. Dans un registre et à une échelle bien différents puisqu'elle considère « La maison au fondement de l'histoire et des cultures », Anick Coudart trouve dans l'habitation humaine « à la fois des produits matériels et des produits sociaux, des entités spatiales et des entités temporelles, des lieux de vie particulière et des lieux d'identité partagée » (p. 111) ; en partant des seules données de la « culture matérielle » (l'archéologie ne peut guère faire autrement) et en suivant une voie classique mais éprouvée (observation, modélisation, interprétation, théorisation, prédiction et vérification), elle aboutit à deux hypothèses mettant « en correspondance le degré de variation de la maison et la durabilité culturelle d'une société » (p. 124), dont la valeur heuristique n'est guère contestable.
- 9 Un accessit revient à Nathan Schlanger pour avoir choisi de traiter, et avec succès, un sujet captivant : les heurs et les malheurs de la véritable ethnologie des techniques – la seule comparable, par son développement, à la technologie culturelle française d'aujourd'hui – qui fut pratiquée à partir de 1879 au Bureau of American Ethnology. Hyper-évolutionniste (sous l'influence de Lewis H. Morgan), à la fois humaniste et paternaliste, réformatrice et déterministe, systématique et visionnaire, la technologie du Bureau avait pour « axiome programmatique [...] que l'histoire véridique du genre

humain est inscrite dans les choses qu'il produit, choses qui sont elles-mêmes les manifestations matérielles de son activité et de son esprit » (p. 490) ; elle ambitionnait donc ni plus ni moins que de « reconstruire l'histoire de l'esprit et des activités humaines à partir de leurs produits » (p. 492). S'intéressant plus particulièrement aux techniques des Indiens, elle concevait celles-ci comme des preuves de mérite, des outils de civilisation et, par conséquent, comme des moyens « de rédemption et de sauvegarde » des indigènes de l'Amérique. Vers 1902, l'agacement des autorités américaines face à l'incapacité du Bureau à fournir des solutions instantanées au problème indien faillit lui être fatal. L'institution fut finalement sauvée par Franz Boas, au prix d'un rejet de son axiome fondateur et de prises de position semblant « suggérer que techniques et culture sont choses séparées et même antithétiques » (p. 509) –, position qui, dès lors, domina, et reste forte, si l'on en croit les efforts qui sont, aujourd'hui encore, déployés pour rapprocher ces deux concepts.

- 10 Un troisième ensemble de contributions vise une cible plus précise : la défense et l'illustration d'approches et de concepts cresswelliens. Sur le ton polémique qu'il affectionne, mais dont l'humour grinçant le pousse parfois à la caricature, Georges Guille-Escuret s'interroge sur les limites de l'« anthropologie dite "sociale" » : « Sommes-nous condamnés à produire un savoir qui éclairerait ce qui arrive sans jamais élucider ce qui ne se produit pas ? » (p. 176), par exemple : pourquoi les Eskimos n'ont-ils pas utilisé les raquettes grâce auxquelles leurs voisins athapascans arpentaient mieux qu'eux les sols du Grand Nord ? (p. 173). « Ces contradictions faussement implacables », poursuit-il, « perdront leur capacité à empoisonner l'ambiance de notre discipline si et seulement si l'on renonce à sous-estimer la portée théorique de la technologie et, plus généralement, de l'étude des situations matérielles du social » (p. 177). Une fois le ton ainsi donné, Guille-Escuret compare et oppose La contagion des idées de Dan Sperber, représentatif du « glissement tendanciel d'une part majeure de l'anthropologie contemporaine vers un matérialisme exclusivement psychologique » (p. 180), et Prométhée ou Pandore ? de Robert Cresswell. « Cherchant la matérialité de la représentation, [qu'il] renvoie à la mémoire, à la cognition, au cerveau » (p. 179), le premier « est conduit à s'enfermer dans un monde de croyances qui formerait une autre sphère du matériel posée sur la biologie » (p. 186) ; il serait donc amené à conclure que « Les Eskimos n'ont pas adopté la raquette parce que, dans le moment où ils ont été observés, leurs conceptions du monde n'en avaient que faire » (p. 181). Cherchant au contraire à se doter « d'un instrument déterminant qu'il installe face à la notion de choix technique, le concept de verrou, qui désigne un ensemble de relations qu'il faudrait faire sauter avant de pouvoir introduire des innovations techniques » (pp. 183-184), le second « conçoit la matérialité des représentations avec celle des techniques. Mieux, il la révèle grâce à celles-ci » (p. 186) ; pour Cresswell, « la culture, ce n'est pas ce qui reste quand on a tout oublié de l'économie. Ou quand l'infrastructure a fini de parler » (pp. 186-187) ; il considérerait donc certainement, estime Guille-Escuret, que « Les Eskimos d'une certaine époque n'ont pas adopté la raquette de leurs voisins, car ils ont sans doute perçu que son utilisation remettait en question de larges pans de leur mode de vie sans déceler ce que cette transformation aurait de profitable : il devait y avoir blocage. Leurs descendants ont par contre accepté le scooter des neiges dans un contexte perturbé par la destruction imposée de nombreux verrous : on sait qu'ils ne l'ont pas ressenti comme un choix » (p. 189). Guille-Escuret voit en définitive dans la notion de verrou « la promesse et l'annonce d'une méthode centrifuge visant à discerner de l'intérieur les ensembles et sous-ensembles de la société en recensant les fixations qu'ils produisent et en situant

celles-ci les unes par rapport aux autres » (ibid.). De là à concevoir un « programme de l'ethnologie par la recherche des verrous » (ibid.), il y a un pas qu'on laissera Guille-Escuret franchir seul !

- 11 Moins excessives, plus réalistes, nous paraissent être les autres contributions. Dans un beau texte sur l'essartage et le mythe en Nouvelle-Guinée, Bernard Juillerat s'attache lui aussi à montrer que, en dépit des apparences, « ces deux registres, celui de la rationalité techno-écologique et celui de l'imaginaire, peuvent s'influencer mutuellement et ne doivent pas être tenus pour irréconciliables » (p. 197). Chez les Yafar du Sepik occidental, les opérations techniques de défrichement et de brûlis ne sont ni aussi radicales ni effectuées avec autant de minutie que le voudrait l'agronomie : « À la rationalité techno-écologique [préparer un sol fertile] s'oppose une logique symbolique qui lui est contraire [pour engager toute sa fécondité, la terre doit être dépouillée de sa peau, le sol doit être le plus nu possible] » (p. 206). Juillerat ne voit pas là une opposition mais des dosages locaux entre logique technique et logique symbolique, plus ou moins résistants à l'ingérence du « développement », qu'il interprète à l'aide du concept unique de « tendance-et-fait », perfectionnement cresswellien des notions de « tendance » et de « fait » élaborées par André Leroi-Gourhan. De même, et avec une audace dont on attend avec impatience d'admirer tous les fruits, c'est armé de « chaînes opératoires » que Bruno Lefebvre s'attaque à l'ethnologie des usines actuelles où sont mises en œuvre des « technologies de pointe ».
- 12 Étudiant la coopération – « concept poussiéreux » auquel il veut rendre sa valeur heuristique – ou le « produire-ensemble » chez les Anga de Nouvelle-Guinée, Pierre Lemonnier prône une « anthropologie de la coopération » dans laquelle il voit « l'une des contributions possibles au rêve cresswellien de "fondre réellement le social et le technique à l'intérieur même de la chaîne opératoire" » (p. 365). Résolument critique, Pierre Bonte soupçonne de réductionnisme toute anthropologie des techniques et/ou de la nature. Pour lui, la notion centrale est celle de travail. Il propose donc de confier rites et techniques à une anthropologie du travail, seule à même de prendre en compte les « valeurs propres [des] sociétés, sans renoncer au projet comparatif et sans concéder aux catégories correspondant aux valeurs de sa propre société, eût-elle produit les ethnologies eux-mêmes » (pp. 47-48).
- 13 Comme toujours, François Sigaut occupe une position à part. On sait que ce grand ethnologue et historien de l'agriculture (au sens large) se plaît à comparer langage et technique – « à la fois produit, partie et condition de la culture » (p. 513) comme l'écrivit Claude Lévi-Strauss à propos de la langue – et à prôner une technologie qui serait à l'étude des techniques en soi et pour soi, ce que la linguistique est à l'étude de la langue. On sait aussi que Sigaut ne déteste pas ramer à contre-courant des modes intellectuelles. C'est ainsi qu'il propose ici de « revenir à une géographie des techniques », au sein de laquelle il distingue l'approche macroscopique, selon lui (et j'abonde dans son sens) injustement méprisée (cf. le génial modèle d'Edmonson), et l'approche microscopique, qui, en prenant le relais de la première, met en lumière les modalités d'élaboration et de transfert des techniques, phénomène cher à Cresswell. L'enseignement majeur que Sigaut en tire est qu'« Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de transferts de techniques, car on ne peut pas transporter les habiletés séparément des hommes qui les possèdent et des groupes sociaux qui sont nécessaires leur (re)production » (p. 526).
- 14 Signalons, pour terminer, un quatrième groupe de contributions, à caractère plus personnel. En tant que philosophe, Sélim Abou rappelle opportunément l'engagement

éthique de Robert Cresswell contre le relativisme culturel radical, pour des valeurs universelles, pour inclure dans le même « jugement de valeur négatif » les massacres de leurs voisins par les Yanomamis, des Vietnamiens par les Américains, des Cambodgiens par d'autres Cambodgiens... À signaler enfin un témoignage quelque peu confus d'Axel Steensberg, « Spirit and matter » – seul texte en anglais, au demeurant très court, qui aurait par conséquent dû être traduit –, et un entretien de Jean-Luc Jamard avec Robert Cresswell, curieusement intitulé « La technologie culturelle peut-elle se tromper ? » et qui conclut en substance, non moins curieusement : oui mais moins... La forme du dialogue ne favorisant pas la clarté, on ne saurait trop conseiller au lecteur de se reporter aux œuvres originales de Robert Cresswell, dont la liste exhaustive clôt l'ensemble (pourquoi avoir mélangé les livres et les articles, alors que les comptes rendus sont justement séparés ?).

- 15 À cette réserve près, l'ouvrage a été soigneusement composé et mis en page par Sonia Fitoussi. Il restait donc peu à faire à l'éditeur (c'est du reste la condition nécessaire et souvent suffisante pour être publié chez L'Harmattan) ; or ce peu lui-même n'a pas été fait : il suffit d'ouvrir une douzaine de fois le « livre » pour n'avoir plus entre les mains qu'une liasse de feuilles éparses.
- 16 Quant au fond, on aurait mauvaise grâce à déplorer l'inégalité des contributions : elle n'est pas plus grande que dans la plupart des ouvrages collectifs du même genre. Félicitons-nous plutôt de cet hommage légitimement rendu au principal continuateur de l'œuvre ethnologique d'André Leroi-Gourhan, et de la vitalité de l'héritage dont témoigne ce consistant volume. Pourtant, le signataire de ces lignes ne parvient pas, une fois l'ouvrage refermé, à se départir d'une impression de manque. Plus attentif aux points communs qu'aux divergences, Cresswell fut le premier, au milieu des années 60, à tenter de jeter des passerelles théoriques et méthodologiques entre l'« école Leroi-Gourhan » et l'« école Lévi-Strauss » qui se partageaient alors (qui continuent de se partager, d'une manière atténuée mais tout aussi dommageable) le champ de l'ethnologie française. Sans doute eût-il été souhaitable d'insister sur cet aspect de l'œuvre de Robert Cresswell : des poussées centrifuges travaillent aujourd'hui l'anthropologie, qui rendent plus que jamais nécessaires les efforts de synthèse.